

I

LE MESSAGER AUX PATTES DE VELOURS

JE n'ai que de très vagues souvenirs de ma vie « d'avant ». J'ai toujours été, jusqu'à aujourd'hui, un chat sans histoire, siamois d'origine, Américain de nationalité, animal de compagnie de profession. Un beau jour, alors que je n'avais pas six mois, un enfant de 5 ans tomba amoureux de la petite boule de poils fauves à reflets blancs que j'étais alors. Son papa m'acheta. Huit années passèrent pour moi, heureuses dans une famille unie du Minnesota. Puis, le sergent-chef Jebbie Stockton, père de mon petit maître Billy, reçut l'ordre de partir avec son régiment, le 6^{ème} USMC¹, pour « flanquer la pile à Saddam », homme d'État peu recommandable dont l'effigie, si ma mémoire est bonne, ornaient les rouleaux de papier toilette de la maison. C'est à cette occasion que mon existence subit un tournant décisif et, pour ne rien dissimuler, plutôt douloureux :

– Tiens, *Dad*², fit Billy en me prenant dans ses bras, je te donne Joker. Il te protégera et, grâce à lui, tu penseras bien à moi.

Comme si le sergent-chef Jebbie Stockton avait besoin de moi pour penser à son fils en plein contexte guerrier ! Parmi les pires absurdités humaines, en voilà une qui mériterait le pompon ! Bien sûr, sans l'existence de la guerre, cette idée folle n'eût jamais germé dans l'esprit de mon petit maître, qui, du haut de ses 13 ans, s'imaginait que ma seule présence rendrait son père invulnérable... ! Mais les humains, quel que soit leur âge, sont tous ainsi : ils ont besoin de porte-bonheur, de repères familiaux et affectifs, de souvenirs aussi vivants que possible. Nous, les chats, n'avons rien de commun avec une telle attitude. Pour ma part, je ne sais même plus où je suis né et de qui. Par-dessus le marché, peu m'importe. C'est comme ça : Dieu m'a fait chat siamois et Il a bien raison. Dans la Création, je joue le rôle de porte-bonheur, de repère familial et affectif... Je n'en dis pas plus : je finirais par donner raison à mon stupide petit maître !

Sans sa maudite sensiblerie – à laquelle son père fut lui-même très sensible, d'ailleurs –, je n'aurais pas échangé le climat tempéré du Minnesota contre la touffeur et l'aridité d'un pays situé presque aux antipodes du mien. Je n'aurais jamais connu de l'Irak qu'un nom maintes fois rabâché par toutes les radios et télévisions du pays, chaque fois que j'avais la prétention de piquer un bon somme sur les genoux de Billy. *Irak... Irak... Irak... Irak...* Ce nom sonne comme un ongle grinçant sur un panneau de bois. Les oreilles d'un chat y sont particulièrement sensibles. Rien que pour supporter de l'entendre, il faut être capable d'un effort surfélin !

Mais il est inutile que je me plaigne. Dieu, dans Son infinie sagesse, avait décidé que ma destinée était de suivre Jebbie Stockton dans une zone où la guerre était sempiternelle, voire endémique comme une épidémie, où tirer un coup de fusil était aussi banal que de manger un hamburger, où l'on ne saurait se déplacer sans sa kalachnikov ou son lance-roquettes antichar personnel, comme les gens paisibles, aux États-Unis, prennent leur parapluie ou leur batte de base-ball.

Et j'ai suivi, puisque mon destin était de devenir chat de guerre... !

D'abord, sur un navire. Oh ! L'horrible endroit ! Jamais, de mémoire de chat domestique, on n'aura connu un tel foyer ! Mais il était logique qu'en tant que Marine, le

¹ USMC : *United States Marines Corps* (les fameux « Marines » américains).

² « Papa »

sergent-chef Jebbie Stockton fit le voyage sur un navire. En vérité, la traversée avait débuté dans un train jusqu'à New York. Mais là, par contre, j'avais profité d'une bienfaisante cure de sommeil, bercé par le déplacement sur les rails. Tandis qu'en bateau, sur un plancher qui prenait inopinément toutes sortes d'inclinaisons, pendant qu'un vent sans cesse changeant vous hurlait aux oreilles une sorte de mortelle plainte... ! Malade, j'étais constamment malade ! Je rendais le contenu de toutes les boîtes de corned-beef réglementaire, je maigrissais, je dépérissais à tel point que mon maître m'amena plusieurs fois au chef-coq Masterton, qui sut, j'ignore encore par quelle magie, me remettre sur pattes. Fort heureusement, nous étions bientôt en vue du Qatar, où notre navire avait son port d'attache militaire. Mon calvaire s'arrêta là. Celui de mon maître y commença.

La suite serait délectable si elle s'était poursuivie plus longtemps. Mon maître, sans cesse appelé sur le théâtre des opérations militaires, étant souvent absent, je m'étais attaché au chef-coq Masterton qui lui-même m'avait pris en affection. Il me nourrissait de ses recettes personnelles de hamburger pour chat, tout en berçant mes siestes digestives par les chansons de cow-boys nostalgiques qu'il passait sur sa radiocassette :

*Oh my home on the range
Where the deer and the antelope play...*

J'avais mon coin de repos tout près des fourneaux, ma gamelle réglementaire de chat-soldat, ma coupelle de lait à discrétion et de hardis guerriers américains qui prenaient soin de moi, car j'étais devenu la mascotte de l'équipage... Que souhaiter de mieux ?

Mais le bonheur, dans un pays en guerre, ne dure pas, même pour les chats. Je me devais de suivre moi-même, d'ailleurs, mon destin de chat de guerre.

Un matin, très tôt, mon maître entra en coup de vent dans notre cabine. Sa valeur, plus que son grade, lui avait permis non seulement de m'emmener mais encore de me loger dans ses quartiers : ne s'était-il pas porté volontaire pour cette guerre des antipodes ? On n'avait sans doute rien à lui refuser. C'est pourquoi je ne fus guère étonné lorsqu'il m'annonça tout de go que nous partions en opérations et que je faisais partie de son paquetage ! Je devais apprendre plus tard que son régiment venait alors d'être déplacé sur Bagdad, où le GQG lui confiait la lourde et double tâche d'assurer l'ordre et de former une police ou une garde nationale locale, comme chez nous aux USA. Il était temps que les autochtones apprirent à se policer eux-mêmes. Depuis combien de temps durait cette guerre ? Trois ou quatre mois, je crois. Et cette oppression du Parti unique empêchant toute initiative populaire ? Bien plus longtemps. Les forces de Saddam avaient été mises en déroute dès les premiers combats ; restait à consolider les conquêtes en ratissant constamment tous les lieux, des plus déserts aux plus peuplés, partout où pouvaient se concentrer des comploteurs ou se perpétrer des attentats...

C'était mon maître qui m'expliquait tout cela en rassemblant son barda. Il avait coutume de se confier à moi et je n'étais pas peu fier d'un tel honneur ! Grâce à lui, j'étais déjà chat de guerre. S'il continuait, j'allais devenir chat historien ! Je comprends maintenant qu'il ne parlait, en vérité, que pour tromper sa propre angoisse, tout US Marine qui fût... !

Le bataillon du sergent-chef Stockton était à la recherche d'un groupe non-identifié, mais prêt à commettre toutes sortes d'actes meurtriers et destructeurs, usant soit de kamikazes porteurs de bombes, soit de voitures piégées. La section placée directement sous les ordres du sergent-chef était d'ailleurs spécialisée dans le déminage, d'où l'importance de son rôle sur le terrain.

– Cette fois, mon Joker, me confia Jebbie en me prenant dans ses bras, tu seras en première ligne. Le vrai baptême du feu, sans doute !

Il ne croyait pas si bien dire...



– Tu sais, Jebbie, je me demande si ton matou ne va pas finir par nous porter malheur...

– *Shut up*³ ! Billy, mon gosse me l'a laissé comme porte-bonheur. La poisse, c'est peut-être bien toi qui pourrais nous la porter !

Bien répondu, mon maître ! En effet, je ne vois pas comment je pourrais porter malheur à qui que ce soit en restant juché au sommet de ton havresac, sur la couverture réglementaire, bercé par ta marche prudente et mesurée, que tu effectues avec tes *boys*, l'œil aux aguets, le doigt sur la détente de ton fusil M16...

Ton groupe progresse ainsi dans une rue commerçante dont tous les stores sont ouverts, mais où la clientèle ne se presse pas. Il est environ 9 heures. Bien des gens n'osent sortir de chez eux, même pour acheter leurs provisions de la journée, tant est vivace la peur latente des attentats. Je me souviens que la radio du chef-coq Masterton parlait souvent d'explosions au milieu de citadins innocents, qui n'aspirent qu'à la paix et à la liberté mais sont les victimes constantes des va-t-en-guerre locaux. On parle d'anciens miliciens d'un Saddam évaporé dans la nature, de fanatiques religieux jadis opprimés par Baas⁴ mais qui reprennent du poil de la bête... Tout cela au détriment d'une société de petites gens perdus entre terreur et violence et que mon maître et ses hommes doivent protéger...

À un moment donné, je miaule pour réclamer de mettre pattes à terre. Mon maître se baisse et je saute sur le sol caillouteux d'une rue mal pavée. Immédiatement, j'imites les soldats en rasant les murs, parfois même en marchant pattes étendues, ventre frôlant le sol, la truffe frémissante et mes oreilles si mobiles pointant au moindre bruit suspect. Est-ce cela qui m'a sauvé ? Je n'en sais trop rien...

Tout à coup, le sol s'est ouvert sous nos pieds !

...

Lisez la suite dans Joker, chat de guerre
À commander sur ce site

³ « Ferme-la ! »

⁴ Parti de Saddam Hussein.